

### 03. Il suffit de sauter le pas

Un soir qu'il était un peu moins bourré que d'habitude, cela faisait quinze jours que je me gobergeais à ses frais, Draguélev me raccompagna au bungalow. Il conduisait lentement, sans dire un mot et je le laissais préparer son affaire.

– Ecoute, fils – finit-il par dire – il va falloir te mettre au boulot.

Je ne veux pas savoir ce qui t'a conduit ici –en fait, je m'étais bien gardé de n'en rien dire – mais je crois que la convalescence est finie, tu es d'attaque, non ?

J'en convins, j'étais tout à fait d'attaque pour quoi que ce fût, à condition que cela entrât dans mes compétences. Mais justement, quelles étaient-elles ? En toute bonne foi, j'étais incapable de le dire.

Pour ne pas faire la mauvaise tête, je fouillais dans mes souvenirs à la recherche de quelque chose à lui mettre sous la dent. J'avais bien fait quelques études de topographie, dans ma jeunesse, mais cela remontait à loin et j'avais abandonné ce métier par manque d'appétit.

En entendant ça, Draguélev sauta au plafond, la voiture fit une embardée et cala en travers de la piste.

– Bon dieu, tu es géomètre et tu ne trouves rien à faire à Bidon ? Voilà une semaine que Gavalardo et lui cherchaient ce qu'ils allaient bien pouvoir faire de moi.

– Ecoute, fils, je vois qu'il faut qu'on te sorte les vers du nez.

Passe au bureau demain à la première heure, nous reparlerons de tout ça...

Je passais une nuit agitée, tantôt à me traiter d'andouille, tantôt à me dire que de toute façon, j'avais le dos au mur. Je me réveillai au matin, pas très frais, avec les frégates qui criaillaient au-dessus de la maison tandis que la pièce s'emplissait peu à peu d'une sinistre lueur verte qui bientôt allait éclater dans un tintamarre multicolore quand le soleil montrerait le nez.

Je me traînai du lit à la douche et de la douche au frigo qui regorgeait de mandarines, d'oranges, de mangues et de papayes dont je m'empiffrai d'habitude, assis par terre devant le frigo ouvert, dépiautant avec mes ongles les écorces vertes des agrumes, comme je l'avais vu faire à l'orang-outang du zoo de Kuala Lumpur, retournant comme un gant la peau lisse des mangues pour en mordre la chair liquide au parfum de résine, jusqu'au noyau dont les fibres venaient se bourrer entre mes dents.

Mais ce jour-là, le cœur n'y était pas. L'inquiétude, sans doute. J'en étais à me traîner dans mes vêtements, lorsque j'entendis un bruit de moteur qui m'attira dans le jardin.

Au-dessus des cocotiers, passait l'hydravion qui m'avait amené. Il devait apporter son fret de traîne-savates dans mon genre. Il me vint la pensée que si je n'y mettais pas du mien, Gavalardo pourrait bien trouver un autre poulain et conclure sa générosité à mon égard par un coup de pied au cul vers le prochain départ. La concurrence, toujours.

Comme je n'avais pas de voiture, j'entrepris ma trotte quotidienne pour me rendre à Bidon en suivant le bord de mer le long d'un chemin ombragé par les cocotiers, les flamboyants et les tiarés.

À cet endroit, pas de plage de sable fin, bien au contraire, la grève plongeait brutalement sur un rêche platier corallien, large d'une cinquantaine de mètres, sur lequel venaient buter les lames turquoise de la Mer de Corail. Les niais qui vont se baigner dans un endroit pareil se font rouler comme dans une bétonnière et s'ils en ressortent vivants, c'est râpés comme des carottes.

Après une petite demi-heure de marche, j'arrivai en vue des docks, je quittai alors le bord de mer et piquai droit dans Bidon, en empruntant une avenue dont la bande herbeuse qui séparait les deux voies était assez large pour y faire atterrir un Jumbo Jet.

Elle était recouverte de gazon à éléphant, cette herbe qui tient lieu de pelouse dans les îles et sur laquelle un pachyderme

pourrait s'ébattre sans y laisser de trace. À part les bouses, bien entendu.

D'immenses palmiers royaux aux fûts lisses et gris bordaient l'avenue, laissant le champ libre au soleil matinal qui s'élevait dans son axe et au doux alizé qui en semblait le souffle lumineux.

Parfois des merles cocasses venaient s'y dandiner et dans les airs, les goélands paraissaient soutenir le ciel comme de grands cerfs-volants blancs.

Je dus quitter l'avenue pour une rue plus fréquentée qui m'amena bientôt à l'immeuble où siégeait la BIDE. Draguélev n'était pas encore là.

La petite Marie-Rose tricotait des touches, le nez plongé dans son clavier. C'est à peine si elle répondit à mon salut matinal. Elle ne savait pas encore dans quelle catégorie me cataloguer et si je n'allais pas me mettre sur les rangs pour prendre mon tour après ses patrons.

Draguélev arriva enfin. Il alla saluer familièrement la secrétaire en lui pelotant les seins, ce qui la fit sauter sur l'armoire, un presse-papier à la main, prête à lui fendre le crâne. Il me salua, me saisit le bras et m'attira devant la baie vitrée du petit bureau qu'il partageait avec Gavalardo.

Nous étions au cinquième et la vue filait droit par-dessus les toits, jusqu'au port et la mer. Nous devinions les docks et la grue d'aconage ainsi que les superstructures d'un navire à quai. Ce n'était pas Rotterdam, mais c'était quand même disproportionné pour le maigre trafic qui transitait à Bidon. Plus loin, sur la mer, une barge dressait vers le ciel l'armature croisillonnée d'un mât de battage.

– Tu vois cette barge, fils ? Elle est à nous, il y a marqué

BIDE sur le côté mais tu ne peux pas le voir d'ici !

L'idée de Gavalardo tenait du génie, s'il y avait eu un prix Nobel des promoteurs, il aurait fallu le lui attribuer. Cela consistait à étendre Bidon sur la mer en profitant du plateau

corallien présentant des fonds de six à huit mètres pour y planter des pilotis. Il rigidifiait le tout avec des poutres en précontraint qu'il recouvrait de dalles en béton, y arrimait des bâtiments préfabriqués aux fixations prévues à cet effet, vingt centimètres de terre pour le gazon, des pots pour les arbres et le tour était joué : cela ferait une jolie zone d'activités résolument orientée vers la high-tech, une technopole lagunaire que le monde n'allait pas tarder à envier. Mais ce n'était pas tout.

Comme j'avais pu le remarquer, la seule liaison avec le monde, c'était le petit hydravion et les navires de faible tonnage qui venaient relâcher dans le port, toujours à la merci d'un coup de tabac. Et encore fallait-il voir quels navires : des sabots tellement rouillés que s'ils survivaient jusqu'au ferrailleur, il n'en resterait que la peinture. Pas question dans ces conditions de transporter de la valeur ajoutée, ou alors à quel prix ! Tout ce qu'on leur confiait, c'était de la ferraille à coffrage. Il est vrai que cela bétonnait sec, à Bidon. Lorsque le grutier débarquait autre chose, il arrêtait tout : c'était peut-être la tripaille du navire qu'il était en train de vider. Comme un poulet.

Il fallait donc construire un port en eau profonde. La BIDE s'occupait de tout, depuis le grattouillage du platier corallien pour libérer du fond, jusqu'à la construction d'une jetée avec des tétrapodes pour que les grands paquebots blancs puissent venir relâcher.

Mais la grande occupation du moment, c'était le projet de construction du barrage des Mamelles dont Leroidec avait dessiné les plans en s'inspirant de ceux qu'il avait trouvés dans les poubelles d'Enercal, à Nouméa. Draguélev déplaça une carte de Bidon qui datait de la dernière guerre pour m'expliquer comme tout cela allait être beau et simple.

Le plus long était de faire cette foutue piste à flanc de mamelles pour aller planter l'ouvrage en plein dans la vallée. Une fois à pied d'œuvre ce serait de la rigolade.

La construction de la piste était en cours. Un chef de chantier, un nommé Filoutti, s'en occupait actuellement. Je ne l'avais jamais vu, j'avais seulement entendu Gavalardo l'engueuler au téléphone quand ce bon à rien lui faisait son rapport d'avancement hebdomadaire. Quant à la conduite forcée, je n'en parle même pas : il suffirait d'emboîter les tuyaux les uns dans les autres à mesure qu'ils débarqueraient, un jeu d'enfant. Le plus dur finalement, cela avait été de concevoir le projet et de le manager.

Comme il était tôt encore et que Gavalardo n'arrivait pas, Draguélev me proposa d'aller visiter le chantier de la marina. C'était à deux pas et nous y fûmes en cinq minutes.

Je m'étais représenté l'ouvrage sur pilotis comme une surface lisse et nette de plaques emboîtées. C'est que je ne connaissais pas encore Bidon et la singulière conception du travail qu'on y avait. C'est en allant me fracasser le crâne au plafond à chaque fois que l'on roulait sur les jointures que je commençais à comprendre.

– Ce n'est rien, fils, ça travaille un peu mais ça va se tasser, avec un peu de terre par-dessus, on en verra la farce !

Je ne sais pas comment la voiture pouvait résister à un tel traitement. L'air des îles, sans doute. Il est certain qu'en métropole elle aurait depuis longtemps rendu l'âme. Qu'est-ce qu'elle prenait la malheureuse ! À chaque cahot, je m'attendais à recevoir un ressort à boudin dans le fondement, comme sur un vieux sommier au sommet d'une décharge. Mais plus nous avançons vers le front du chantier, plus le roulement s'adoucissait : les plaques n'avaient sans doute pas encore assez travaillé, ces feignasses.

Gavalardo était justement sur place, en train de foutre le bordel, indispensable, gueulard, à se demander comment les manœuvres faisaient quand il n'était pas là.

Pour montrer qu'il savait tomber la veste quand il le fallait, il s'était mis en short. Je ne me serais jamais douté qu'on en fit

d'aussi larges. Remarquez, tout peut se faire, ce qui compte c'est la grande série.

Dans l'usine à shorts, j'imaginai la chaîne spécialement conçue pour ceux de Gavalardo. Ce qui surprenait, c'était la largeur des orifices pour passer les jambes qui n'avaient d'égal que ceux des tuyères d'une fusée Titan car il avait des cuisses comme des piliers de cathédrale, à la mesure de son embonpoint, et des mollets ronds comme des ballons de foot.

Nous étions sur le bord de la partie couverte. Devant nous, des manœuvres en équilibre au-dessus de l'eau finissaient de fixer les poutres à l'aide de clefs anglaises, sous les injures de Gavalardo qui les soupçonnait de serrer trop fort. Je pensais que c'était pour qu'on puisse les démonter plus facilement au cas où il y aurait à déménager. Draguélev me détrompa : quand ils serraient trop fort, les poutrelles en béton arrivaient à se briser sous la pression des boulons, tant Gavalardo avait été économe sur le dosage de ciment. Des bœufs, les gars. Il me montra un tas de gravats balayé dans un coin d'où jaillissaient, comme d'une charogne d'antilope, des côtes de fil de fer rouillées : du ferrailage labellisé Bidon.

Un peu plus loin, un camion porte-fer était garé, chargé de pieux en béton destinés au battage. C'était une épave de l'armée US, beaucoup trop courte pour la longueur des poutres dont elle était chargée. D'ailleurs celles-ci, déposées en porte-à-faux sur le plateau, faisaient une méchante gueule.

D'où j'étais, je pouvais voir les fentes esquisser un sourire sinistre là où ça ployait. Je n'eus pas la curiosité d'en mesurer la longueur car si je l'avais fait, j'aurais frissonné de calculer ce qu'il restait à enfoncer dans le corail friable, une fois plongés dans l'eau.

D'ailleurs, le spectacle qui allait s'offrir m'en empêcha : on allait battre un nouveau pieu et Gavalardo battait son plein sur le bord de la dalle. Les manœuvres devaient trouver le temps long quand il n'était pas là... À voir comme il alternait la supplication

et l'invective, il était facile de deviner que sa poutre était en sucre.

Elle était suspendue verticalement au mât de la barge et on la descendait lentement dans l'eau, comme votre gamin lorsqu'il fait un canard dans votre tasse au moment de la pause-café et qu'il va se mettre à brailler à l'instant où le sucre va s'effriter entre ses doigts. Cela demande une technique d'enfer le canard, hors de portée d'un gamin braillard, tout juste capable de transformer votre expresso en tasse de mélasse.

Bref, ils ont fini par déposer la poutre dans le bon alignement sans qu'elle se mette à fondre. Petit à petit, sans se presser, ils ont moulé le câble qui la soutenait et elle a fait sa place sur le fond dans un bruit de coquilles broyées.

J'ai connu une pauvre vieille, quand j'étais loupriot, qui s'était cassé le col du fémur. C'était notre voisine. Bien dressés, nous lui apportions des petits pots de beurre et tout le toutim, suivant la procédure qu'on nous avait enseignée.

Elle devait commencer à trouver qu'elle n'était pas si mal que ça sur son grabat, finalement : télé, beurre et galettes à volonté, et tous ces petits chiards qui venaient lui apporter des clopes. Elle ne voulait plus se lever en prétextant que son os ne s'était pas encore ressoudé.

Nous, les petits, qui commençons à trouver qu'elle sentait mauvais, et nos parents, qui dépensaient une fortune en petits pots de beurre, en galettes et en paquet de cigarettes, tout le quartier entreprit de la convaincre que son os avait eu dix fois le temps de guérir, qu'il était sûrement cent fois plus solide qu'avant et qu'elle allait dépérir si elle demeurait couchée plus longtemps.

Elle n'était pas chaude mais enfin, à force de la forcer, nous finîmes par lui faire assez honte pour qu'elle consentît à faire un essai. Nous la remîmes sur ses pieds comme une plume en faisant cercle autour d'elle.

Elle resta la tête baissée pendant soixante secondes qui nous parurent durer des heures : nous avions quand même le trac. Puis elle releva la tête et nous adressa un grand sourire.

C'était gagné. Elle était ravie et ne savait pas comment nous remercier. Nous étions vachement émus. Toute seule, maintenant ! Nous lui lâchâmes donc le coude et nous nous écartâmes pour lui laisser du champ, prêts à applaudir. Pendant quelques instants elle sembla se concentrer et enfin elle s'élança vers une nouvelle vie.

Cela fit le même bruit de coquille broyée que la poutre quand elle fut déposée sur le fond. Elle descendit d'un étage d'un seul coup. Avec le col du fémur dans le creux de l'aisselle droite, elle avait une sacrée gueule, croyez-moi !

Bref, ils avaient mis le pieu debout sur le fond et s'apprêtaient à lui donner un bon coup sur la tête pour l'enfoncer, quand Gavalardo s'est mis à hurler, à croire que c'était sur sa propre tête qu'on allait laisser choir le mouton.

Bon, d'accord, on n'allait pas frapper : on allait taper. C'était encore trop ? Et si l'on se contentait de tapoter ?

Les gars ont descendu le mouton à cinquante centimètres de la tête de turc et l'ont laissé tomber : le pieu est descendu d'un étage, comme la vieille avec son fémur.

– C'est bon ! – hurlait Gavalardo – ça va comme ça, n'en faites pas plus, ça va se tasser !

Ils ont quand même donné quelques coups de maillet supplémentaires pour atteindre le niveau requis et Gavalardo s'est détendu : il était gris !

Si j'avais pensé qu'on m'apporterait l'embauche sur un plateau, je me serais mis le doigt dans l'œil. De toute la matinée, ni Gavalardo ni Draguélev n'abordèrent le sujet, ils attendaient que je me mouille.

Bon Dieu, comme j'aurais voulu être loin car il ne s'agissait rien de moins que de m'improviser ingénieur dans les heures qui allaient suivre.



Mais voilà, j'étais justement au bout du monde et plus loin, cela n'existait pas. Plus bas, oui, mais pas plus loin. Et par-dessus tout, j'étais seul. Pas un copain à quarante mille kilomètres à la ronde pour écraser du pied les scrupules que je soulevais afin d'éloigner ce calice. Rien que moi et le bon Dieu que je voyais déjà rouler des gros yeux sourcilleux.

Et pourtant, si on peut dire qu'il y a quelqu'un que les scrupules n'étouffent pas, c'est bien le bon Dieu ! Attends, mais je rêve !

C'est toi qui veux me faire la morale ? Toi qui as toujours trouvé un moyen tordu et inédit pour me parfumer de ridicule quand je m'approchais de la rombière convoitée !

Toi qui as si bien su donner corps à mes rêves en les métamorphosant, mine de rien, en cauchemars !

Toi qui m'as toujours traité comme je n'aurais jamais osé traiter mes ennemis ! Si c'était moi qui avais agi de la sorte, je serais en tôle pour vingt années incompressibles !

Toi qui as tellement horreur de la bonne santé et du bonheur que nous devons nous excuser de n'être ni malade ni malheureux !

Toi qu'on tanne pour avoir ceci ou cela, pour gagner le match ou pour avoir ses règles, alors que Tu Te fous de la Coupe Davis et de la métrorrhagie (quoique de ce côté-là Tu sois pas mal mouillé) !

Je t'en supplie et t'implore une dernière fois : oublie moi cinq minutes.

Laisse-moi faire mon malheur sans me tirer la carpe, ne rajoute pas le burlesque à la malchance originelle.

Je saurai rendre mon bonheur discret, sans crier que je bénéficie de ton indifférence passagère, laisse-moi me noyer dans la foule de mes semblables, me fondre dans la grisaille commune, me joindre à la curée universelle jusqu'à m'en faire éclater la panse !

Bref, pour une fois que j'ai l'occasion de magouiller, ne viens pas me casser la baraque ! Amen !

C'est ainsi que le soir même je posais ma candidature pour mener à bien la construction du barrage des Mamelles et des travaux connexes, à savoir la piste d'accès et la conduite forcée, prétendant être la personne la plus qualifiée pour le faire, assurant que j'étais venu sur Bidon de mon plein gré, que personne n'était allé me chercher et que je faisais acte de candidature de manière spontanée, après avoir constaté la carence évidente de cadre compétent pour le poste à pourvoir. Le tout sur papier timbré, signé, enregistré et déposé dans le coffre de Gavalardo pour aller gonfler ses dossiers secrets.

Pour fêter dignement l'événement et baptiser mon incorporation à la BIDE, Gavalardo, qui devait mourir de faim, fit claquer ses mâchoires de phacochère et nous proposa d'aller dîner en ville.

– Commencez à descendre – dit Draguélev, j'ai quelques trucs à régler et je vous rejoins !

En quittant le bureau, Gavalardo me fit un clin d'œil pour me montrer que désormais j'étais de la famille :

– Ce pauvre Stanislas, ce n'est pas qu'il soit mauvais bougre mais dès qu'une fille lui résiste, il devient comme un chien ! Et vous, les femmes, vous trouvez votre bonheur ?

– Hé, hé !

Faire ronfler un titre usurpé, oui, débraguetter mon âme, sûrement pas !

Sur le trottoir, à deux pas de l'entrée de l'immeuble, il y avait une échoppe de plats chinois vers laquelle Gavalardo se précipita comme un affamé.

Je restais discrètement en arrière comme s'il avait couru aux chiottes. D'ailleurs ce besoin était si pressant qu'il ne songea même pas à m'inviter à l'accompagner.

Bientôt la porte de l'immeuble s'ouvrit, la petite Marie-Rose en sortit sans croiser mon regard et s'éloigna en tricotant

furieusement de ses talons aiguilles, faisant claquer sa robe trop serrée qui entravait sa fuite. Quelques instants plus tard, Draguélev sortait à son tour, rouge, hilare et débraillé.

– Quelle conne cette fille mais elle ne perd rien pour attendre, crois-moi sur parole fils !

Gavalardo revenait vers nous, le groin plongé dans une barquette en carton, broyant sa pitance dont le jus lui coulait sur le menton

– Jojo ! – s'exclama Draguélev désespéré – tu ne pouvais pas attendre ? Tu vas te couper l'appétit !

Je ne perçus pas en clair ce que répondit Gavalardo mais à travers ses borborygmes, ses roulements d'yeux éperdus, ses gémissements de joie et ses frémissements de la panse, je compris que c'était du poulet au curry, que c'était délicieux, qu'il nous conseillait d'aller en prendre nous-mêmes en guise d'apéritif et qu'il nous aiderait à finir si c'était trop pour nous car s'il y avait une chose qu'on ne pouvait couper chez lui, c'était bien l'appétit.

Il tenait la barquette dans ses grosses papattes, les petits doigts délicatement dressés, les bras écartés du corps de telle façon que le jus qui lui dégoulinait le long des avant-bras et qui lui perlait aux coudes s'égouttât par terre et non sur sa chemise aux motifs tahitiens qui le boudinait et qui s'ornait depuis peu d'étoiles de mer inédites.

Bref, ils m'emmenèrent au Tricot-Rayé où nous fîmes, et c'est là que je voulais en venir, une rencontre qui devait être importante dans la suite de cette histoire.

Nous avons donc fini de nourrir Gavalardo du contenu de nos assiettes, ce qui pour Draguélev ne portait pas à conséquence, et il nous avait quittés pour aller dormir, ou peut-être simplement digérer car je n'ai jamais rien su de sa vie nocturne.

Draguélev me tenait le crachoir, à la demande de Gavalardo, sur tout ce que j'aurais à savoir pour mener à bien ma mission.

Je faisais l'affranchi, en hochant la tête de l'air le plus intelligent qui pouvait me rester, mais dans le fond je n'en menais pas large : de quoi diable était-il en train de me parler ?

C'était justement la bonne occasion de parler franchement, disait-il, puisque Gavalardo n'était pas là : primo, pour tout ce qui concernait la bonne marche du chantier, il fallait que je passe par lui, Stanislas Draguélev et non par Gavalardo qui bouffait tout, même les commissions.

Toutes les semaines, rapport détaillé obligatoire, bilan des avances et des retards sur le programme prévisionnel, programme prévisionnel de la semaine suivante, heures effectuées ventilées par jour et par manœuvre.

Secundo, pour ce qui était des manœuvres, il ne fallait pas que je me laisse mener, ils allaient sûrement me demander des acomptes : une pincée le vendredi soir, sinon je ne les revoyais plus avant qu'ils aient tout éclusé.

Et les horaires : il fallait être strict là-dessus, le travail est compté depuis le moment où ils montent dans la Jeep, le matin, jusqu'au moment où ils y remontent le soir, pour une heure de retard c'est la journée qui saute etc... etc...

Bon d'accord, j'avais voulu faire mon malin et qu'obtenais-je ? Ce Stanislas de malheur qui me gonflait la tête entre la poire et le fromage pour faire de moi un garde-chiourme.

Pourtant j'étais décidé à ne pas me dégonfler, tout en sachant que je courais à la catastrophe et que si les manœuvres étaient vraiment comme il disait, nul n'aurait jamais vu une telle soûlerie, un tel absentéisme, une telle incurie, un tel foutoir sur aucun chantier au monde.

A-t-il vraiment fallu passer par les pierres dressées de Stonehenge, la pyramide de Karnak, les statues de l'île de Pâques, la Grande Muraille de Chine pour en arriver finalement au barrage des Mamelles qu'allait bâtir votre serviteur ?

Grands bâtisseurs de l'Histoire, allez-vous vous tordre de rire ou bien allez-vous vous jeter de la cendre sur la tête ?

Non, Seigneur, n'écartez pas ce calice : je le boirai jusqu'à l'hallali. Je ne sais pas jusqu'où j'irai dans ce projet grotesque mais ce sera le plus loin possible. Bon Dieu, où donc ai-je rangé ma recette de béton prêt à couler !

Draguélev continua à me soûler comme ça encore une petite heure de façon que je ne sache même plus la différence entre un mulet et un bull...

Ah oui ! Le bull ! Il paraît que cela donne soif, il faut veiller à ce que le chauffeur commence à jeun si tu ne veux pas qu'il se prenne les pieds dans les chenilles avant le soir et tutti quanti...

Enfin la conversation prit un tour moins professionnel et Draguélev s'était mis à me raconter ses exploits d'homme d'affaire. Nous nous faisions vis à vis et je tournais le dos à l'entrée.

Soudain le voilà qui s'interrompt en regardant quelque chose par-dessus mon épaule avec ce regard glauque que prennent les types quand une gonzesse leur a englué la poursuite radar.

Parfois ils parviennent encore à converser avec vous mais ça ne dépasse pas les banalités, il faut attendre que ça passe ou alors se mettre au diapason.

– Regarde fils, tu vois cette fille (qu'est-ce que je disais !), c'est Anita. Anita Mouchardasse ! Tu ne la connais pas, elle rentre de Sydney (l'avion de ce matin sans doute ?), je vais te présenter, tu vas lui plaire, elle n'est pas difficile !

Je pivotai sur mon siège pour voir une grande bringue d'un mètre soixante-dix au garrot faire son entrée en minaudant des fesses sur ses talons de liège. Elle avait l'air d'être célèbre car les clients l'avaient happée au passage et elle distribuait des poutounes comme Blanche-Neige rentrant chez les sept nabots de petite taille après une virée en Australie.

Apercevant Draguélev, elle lui fit de grands signes et, se débarrassant des mains qui lui saprophytaient le séant, elle se dirigea vers notre table.

Des retrouvailles comme celles-là, il ne s'en voit qu'à l'arrivée des trains de miraculés : tourne-toi voir comment tes deux guiboles vont jusqu'en bas, ma chérie tu n'as pas grossi d'un quintal, et toi mon loup de taïga tu n'as pas pris une ride de plus, je t'aurais croisé dans la rue, je ne t'aurais pas reconnu tellement tu n'as pas changé. Ah laisse-moi te regarder ! Oh oui regarde-moi ! Et Mouchardasse de virevolter dans l'entrechoquis de ses bracelets en plastoc polychrome devant un Draguélev beau comme un danseur mondain dont les soixante ans d'exil n'avaient pas altéré le charme slave.

C'est toujours gênant des gens qui se retrouvent, surtout lorsqu'ils s'aiment avec cette force-là et qu'ils tardent à vous présenter. J'avais beau me douter que toute cette comédie m'était destinée, je commençais à trouver le temps long à les regarder se complimenter.

Enfin, voilà donc mon Draguélev qui se frappe soudain le front comme le gars qui vient de se souvenir qu'il a oublié de fermer le gaz avant de s'embarquer pour un tour du monde en quatre-vingts jours :

– Mais je ne vous ai pas présentés : Jean-Marie Murmure, ingénieur des Travaux Publics qui va nous exécuter la construction du barrage des Mamelles en sol instable... Anita Mouchardasse, directrice du conservatoire de danse de Bidon et présidente de la CIDETOB, la Commission Interprofessionnelle du Développement Touristique Bidonnais...

Pour parler franchement, Anita Mouchardasse, ce n'était pas vraiment mon type : j'ai horreur du sport. C'était le genre d'athlète bronzée, folle de son corps, qui aurait pu être maîtresse nageuse sur une plage californienne, ou bien prof d'aérobic pour des rombières bourrées de fric à la ménopause flasque ou une connerie du même genre.

Bref le genre de filles à faire fantasmer les pauvres bougres qui n'ont jamais fait de sport et ne savent pas à quel point c'est

nocif pour les autres : allez donc faire un brin de conduite à une fille comme ça. Si vous vous en remettez jamais, vous reviendrez vite aux petites souffreteuses que vous pouvez suivre à la marche sans arrêter de fumer et qui sont en extase devant votre musculature en peau véritable, cela compte aussi.

Cependant, il faut le reconnaître, Mouchardasse était jolie fille et bien que ses battements de cils fussent compris dans le forfait, je ne pouvais m'empêcher d'un petit pincement de nostalgie quand elle posait sur moi son regard de biche pour voir l'effet que ça me faisait. La nature nous a faits comme les chiens, agissons comme tels.

La conversation roula donc sur elle, ainsi que Draguélev qu'elle s'évertuait à tenir à distance : Stanislas, tes mains sur la table !

Anita pérorait sur sa petite vie de battante et il n'y a rien de tel pour me donner le bourdon. C'est ainsi que dans la foulée j'appris qu'elle avait monté une salle de gym pour bidonnaïses boulottes, qu'elle battait la campagne en quête de touristes polissons et qu'elle pratiquait la chiromancie.

Mais bon dieu, où allait-elle chercher le temps pour faire tout ça, ne pouvait-elle pas rester tranquille cinq minutes, cette fille ? N'avez-vous pas remarqué combien c'est déprimant les gens dynamiques ?

Puis, comme je me demandais si nous allions finir par aller nous coucher, la voilà qui repart de plus belle sur la chiromancie et qui se met à nous lire les lignes de la main.

Elle commença par celle de Draguélev mais je crois que c'était pour en avoir une de moins au panier, car tout ce qu'elle fut capable de lui sortir, c'est que le sexe le mènerait au cimetière et qu'il devrait se méfier du tabac, choses dont il avait tendance à abuser.

Il eut un rire vicelard en lui disant qu'il n'y avait rien de sorcier à inventer ça puisque chacun savait qu'il n'avait plus connu le contact direct d'un matelas depuis qu'il avait huit ans.

C'était donc lui prédire quasiment qu'il mourrait la tête sur un traversin galant, ce qui était finalement le but de sa vie.

Quant à arrêter de fumer, il ne le ferait que lorsqu'on lui aurait volé ce splendide briquet en or massif qui lui venait de sa première et unique épouse et qui lui porterait chance tant qu'il l'aurait dans sa poche.

Quand vint mon tour, elle me chatouilla gentiment le creux de la main et cela me fit tout drôle le long du dos.

– Un jour – poursuivit Anita – il faudra que nous fassions une séance de spiritisme !

Draguélev applaudit d'une seule main, l'autre étant sous la table à la faire se tortiller.

– J'ai l'impression que vous devez être un bon médium. À mon avis vous viendrez au spiritisme, croyez-moi ! – me dit-elle.

Elle poussa un profond soupir qui nous rendit tout chose rien qu'en nous permettant d'évoquer sa capacité respiratoire.

– Vous vous défendez contre ces choses là – constata-t-elle – vous êtes un sceptique, un esprit fort. Je le vois, rien qu'à la forme de cette petite ridicule, au fond à droite. Regardez : n'a-t-elle pas l'air de tressauter comme un ricanement ? Vous auriez été du genre à foncer bille en tête, elle n'aurait pas eu cette forme de points de suspensions. Elle aurait été plus exclamative, plus impérative. Mais là, non, je regrette, je vois quelqu'un qui se vante de ne croire à rien.

– Tu as raison, ricana Draguélev, c'est une tête de lard !

Je me récriai avec véhémence : il n'y avait personne de plus crédule que moi, de plus disposé à gober les canulars les plus gras, de plus faible devant la volonté persuasive des charlatans et des prophètes de tout poil.

Si je le lui racontais, elle ne pourrait simplement pas croire tout ce à quoi j'avais cru : c'était tout bonnement incroyable.



Sceptique moi ? Allons donc, j'en doutais fort. Mais j'étais quand même disposé à la croire, puisqu'elle le disait, pour lui prouver ma bonne volonté et, si cela se pouvait, me corriger.

Quant à ricaner, alors là laissez-moi rire : ce n'était pas du tout, mais pas du tout mon genre. Certes, j'avais certaines dispositions pour la dérision, mais ne peut-on pas dériser sans ricaner ?

Moi en tout cas, je le pouvais. Je l'avais toujours fait dans un esprit constructif quand il était nécessaire de détendre l'atmosphère, pour apporter ma pierre d'angle à l'élaboration d'une harmonie collective.

Mais vous savez comment sont les gens dans ce genre de situation : un rien les égratigne et on me l'a souvent renvoyée dans la gueule, ma pierre d'angle. Mais que puis-je faire, j'ai horreur de la discorde !

En y réfléchissant, ce n'est pas mon esprit de dérision qui me paraît étrange, c'est plutôt le sérieux qui prévaut à toute action humaine, que ce soit pour sauver l'humanité ou pour l'anéantir.

Vous allez dire que je suis négatif et qu'il n'y a rien de bon que je puisse apporter. À quoi je réponds que ne rien apporter du tout ce n'est déjà pas si mal. Je jure que ce n'est pas moi qui aurais pu inventer la roue, par exemple.

– Où est le mal dans l'invention de la roue ? – allez-vous demander.

Eh bien, tout simplement que la roue servit tout d'abord à rouer les pauvres bougres bien avant qu'on ne songe à mettre l'essieu à l'horizontal pour inventer la brouette. C'est pour cela que moi-même, si je me suis toujours bien gardé de ne rien inventer, personne ne peut s'autoriser à venir me le reprocher.

Même le fil à couper le beurre, ne servit-il pas à l'origine à trancher proprement les têtes avec les moyens du bord ? Mais bref, passons.

Hélas, les meilleures choses ont une fin, Anita Mouchardasse se lassa donc de me pétrir l'intérieur de la main et poussa un grand bâillement. Elle se tourna vers Stanislas :

– Quand allez-vous vous décider à construire un aéroport à Bidon, ce n'est pourtant pas la place qui manque ! J'ai mis seize heures pour venir de Sydney et j'ai pris quatre avions, c'est intolérable. Je suis crevée !

Moi aussi je l'étais mais voyez comme sont les choses : si j'avais sauté sur l'occasion pour prendre congé et aller me coucher, il est probable qu'à l'heure où je vous parle Bidon serait encore Bidon.

Au lieu de quoi, je m'entendis avec stupéfaction lui demander si elle n'avait jamais eu l'idée d'organiser un concours de reine de beauté. Apparemment ce n'était pas le cas, car elle ouvrit des yeux grands comme des radiotélescopes et ne répondit pas.

Ce n'était qu'une mauvaise graine que j'avais laissé tomber en retournant mes poches et j'étais loin d'imaginer qu'elle se développerait comme ces saloperies de *Caulerpa taxifolia* qui prolifèrent en étouffant toute vie marine, ou que j'étais comme ces conquistadores à la manque qui rayent de la carte des civilisations entières avec le rhume des foins, rien qu'en éternuant.

Quant à Draguélev, la seule perspective qu'il pût faire partie du jury lui fit trouver l'idée grandiose. Il abandonna la cuisse d'Anita et posa son briquet sur la table pour applaudir des deux mains. Anita resta songeuse, apparemment insensible à l'enthousiasme de ce dernier qui n'était en réalité que le prélude à des papouilles rapprochées pour la convaincre.

Elle finit par lui taper distraitemment sur les mains en bâillant et déclara qu'elle rentrait se coucher. Stanislas se proposa pour la raccompagner mais elle se récria avec effroi : elle rentrerait à pied.

Penaud, il me raccompagna donc chez moi et me fixa rendez-vous pour le lendemain afin d'aller m'installer sur mon chantier.

Avant de le quitter, je lui demandai quand même pourquoi il n'y avait pas d'aéroport à Bidon. Anita avait raison, ce n'était pas la place qui manquait, pourquoi se faire chier à atterrir en mer.

– Pas d'entretien, fils ! La mer ça ne nous coûte pas un kopeck ! Alors que si nous faisons une piste, il y aurait toujours des grincheux d'une instance internationale quelconque pour chercher la petite bête, pour fixer des normes et vous emmerder avec des conneries !

– ...Et pour faire des études de sol ! continuai-je.

Il sursauta : avais-je des doutes quant à la nature du sol de Bidon ? Non, pas du tout, je n'en avais aucun, je pensais seulement au pieu que j'avais vu battre le matin même.

– Ah ça, c'est tout Gavalardo – remarqua-t-il – toujours à faire des économies de bouts de chandelles ! Mais ne t'en fais pas pour la marina, c'est tout entretoisé, ça tiendra. Et puis on aura toujours le temps de voir venir. Prépare ton sac pour demain matin à cinq heures !

Il avait en effet été convenu que je logerais sur place, dans une case que la tribu mettrait à ma disposition, afin de m'éviter les aller et retours fastidieux sur la mauvaise piste des mamelles.